

« Les Années »

Dennis O'Sullivan

Numéro 75, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

O'Sullivan, D. (1995). Compte rendu de [« Les Années »]. *Jeu*, (75), 172-174.

« Les Années »

Texte de Cindy Lou Johnson ; traduction : Maryse Warda. Mise en scène : Martine Beaulne, assistée d'Allain Roy ; décor : Richard Lacroix ; éclairages : Lucie Bazzo ; costumes : Mérédith Caron ; trame sonore : Gaston Lemieux. Avec Markita Boies (Andrea), Louise Bombardier (Eloïse), Normand Canac-Marquis (Bartholomew), Vincent Graton (Jeffrey), Alexis Martin (Andrew) et Marina Orsini (Isabella). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 23 janvier au 4 mars 1995. Le spectacle sera repris du 17 au 30 novembre 1995.

Deux noces et des funérailles

L'univers de Cindy Lou Johnson est peuplé d'êtres fragiles et instables, terriblement indécis et poussés par des pulsions inattendues. On a pu voir, au Quat'Sous, cette mariée en fuite de *Traces d'étoiles*¹, qui, après avoir laissé son futur au pied de l'autel en Arizona, sort prendre un peu d'air et se retrouve en Alaska.

Avec *les Années*, il est également question de noces, et deux fois plutôt qu'une. Mais Andrea, la jeune fiancée du premier acte, ne fuit pas. Cela ne veut pas dire qu'elle entreprend la vie conjugale avec sérénité. Le jour même de son mariage, elle est victime d'une agression : un homme l'assaille pour la voler, elle résiste, il la frappe et la blesse. L'homme s'excuse, il ne voulait pas lui faire mal, il voulait seulement l'argent.

Cette scène d'ouverture est très révélatrice de la technique de Cindy Lou Johnson, qui réussit à mêler action dramatique et fébrilité psychologique, avec

un sens de l'ironie très développé. Cette technique sera reprise quelques fois au cours du spectacle et sera très appréciée des spectateurs. On rit devant la cocasserie de la situation (le voleur qui s'excuse, qui va jusqu'à offrir son mouchoir), tout en étant touché par le désarroi des personnages.

Nous sommes donc le jour du mariage d'Andrea. Sa famille (sa sœur Eloïse et ses cousins Andrew et Isabella) s'affaire aux préparatifs. Les premières scènes nous apprennent la séparation prochaine entre Eloïse et son mari infidèle, Jeffrey, le suicide récent de la mère d'Andrea et d'Eloïse, et surtout les réactions d'Andrea à la perte de sa mère.

L'ambiance est volatile. Andrea fait part de ses doutes et incertitudes face à l'engagement du mariage à Eloïse qui, elle, envisage la séparation. L'ironie de Johnson agit ici avec une grande efficacité : Eloïse recommande à Andrea de suivre ses sentiments et de quitter Ethan, son fiancé, alors que Jeffrey la quitte, elle. C'est un peu comme si elle conseillait à Jeffrey de la quitter.

Finalement Andrea se marie, et on apprend que l'agresseur du début s'en va en Floride refaire sa vie. C'est un homme qui a fait un choix.

Le deuxième acte est une reprise de l'action du premier, mais treize ans plus tard. C'est à nouveau jour de noce, Eloïse se remarie. Mais comme dans cette famille il n'y a pas de mariage sans séparation, Andrea annonce sa rupture

1. Voir la critique du spectacle par Bernard Lavoie dans *Jeu* 63, 1992.2, p. 170-171.



Photo : Guy Borremans.

d'avec son mari. De plus, conformément à la règle familiale, Andrea est victime d'une nouvelle agression. Mais, cette fois, elle aura un sauveteur : Bartholomew, l'agresseur du premier acte. Bartholomew a réussi : avec l'argent volé, il s'est monté une affaire en Floride, il ne regrette pas ses choix.

Après avoir sauvé Andrea, il la raccompagne à la réception d'Eloïse. Là, il rencontre Andrew, cousin d'Andrea. Andrew est photographe, il a photographié Andrea le jour de ses noces, treize ans plus tôt. Sur la photo, elle a l'air déconfit et un œil au beurre noir lui défigure le visage. Bartholomew recon-

naît en Andrea celle qu'il a volée treize ans plus tôt. Il la perçoit blessée, fragile, désespérée... Il est profondément troublé par cette photo.

Les années passent. On apprend au début du troisième acte qu'Andrew est devenu un photographe célèbre, et qu'il est décédé. Une galerie prépare le vernissage posthume d'une rétrospective de son œuvre. Isabella doit y faire une allocution. Comme elle ne s'est jamais intéressée au travail de son frère, elle est très mal à l'aise et elle se sent terriblement coupable. Eloïse et Andrea tentent de la « remonter ». Si ces femmes ne réussissent pas à se débarrasser de leur peine ou de leur désarroi, elles trouvent une certaine force dans leur solidarité.

La pièce se termine par une dernière rencontre entre Bartholomew et Andrea. Depuis sa découverte, Bartholomew est rongé par la culpabilité ; c'est un homme défait. Apprenant que c'est cet homme qui l'avait agressée le jour de ses noces, Andrea dit lui avoir pardonné depuis longtemps. Et le spectacle finit avec le message réitéré de l'importance de la solidarité et de l'espoir devant la vie.

Une production qui manquait de mordant

N'était-ce de son ironie mordante et de la complexité des personnages, *les Années* s'apparenteraient plus à un *soap* américain qu'à une comédie dramatique intime. La mise en scène de Martine Beaulne rend bien le sentiment de déséquilibre et de fébrilité qui habite les personnages. Par contre, elle n'arrive pas toujours à transmettre toute l'aigreur de l'ironie. Les transitions entre les moments humoristiques et les moments graves n'étaient pas toujours bien ryth-

mées. Par moments, j'ai eu l'impression d'un spectacle mal rodé. Les comédiens n'étaient pas toujours bien concentrés, à des scènes très réussies succédaient des scènes plus faibles. Il s'agissait peut-être d'un mauvais jour.

Le ton intime de la pièce demandait une grande sobriété sur le plan de la scénographie, ce à quoi sont parvenus Richard Lacroix, Mérédith Caron et Lucie Bazzo. Cependant, l'aspect symbolique de certains éléments clés, comme la colline où Andrea se fait attaquer, ou ses vêtements mouillés au deuxième acte, ne prenait pas toute l'ampleur qu'il aurait fallu.

Les Années sont une œuvre intime, sensible et surtout habile, mêlant moments d'humour et drames intimes avec une grande finesse. Cette production, somme toute honnête, n'a pas toujours réussi à donner sa pleine ampleur au texte.

Dennis O'Sullivan

« Le Temps et la Chambre »

Texte de Botho Strauss ; traduction de Marie-Élisabeth Morf et texte français de Normand Canac-Marquis. Mise en scène : Serge Denoncourt ; scénographie : Guillaume Lord ; costumes : Luc J. Béland ; éclairages : Michel Beaulieu. Avec Catherine Bégin (la Voix de la colonne), Annick Bergeron (la Dormeuse), Benoît Brière (Julius), Gabriel Gascon (l'Homme sans montre), Norman Helms (le Parfait Inconnu), James Hyndman (Olaf), Normand Lévesque (Frank Arnold), Monique Miller (l'Impatiente), Pascale Montpetit (Marie Steuber) et Paul Savoie (l'Homme au manteau d'hiver). Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 24 janvier au 18 février 1995.

Vulnérabilité, médiocrité ou défaitisme ?

Dans une pièce haute, vide et toute blanche, que l'on devine être la chambre du titre, mais qui n'a pas du tout l'apparence d'une chambre — il n'y a pas de lit —, deux hommes vont placer des fauteuils, le premier devant l'une des trois grandes fenêtres en fond de scène, l'autre tourné vers l'intérieur ; puis ils vont s'y asseoir avant que commence l'un des plus étranges spectacles que le Théâtre du Nouveau Monde ait offert jusqu'à maintenant à son public, *le Temps et la Chambre* de Botho Strauss. D'une écriture parfaitement contemporaine, cette pièce appelle au décryptage d'une image de la réalité présentée comme éclatée, insaisissable, n'offrant aucun point de repère, où des êtres humains vont apparaître et disparaître, spontanément, sans jamais que l'on sache vraiment ni comment ni pourquoi ils se trouvent en ce

James Hyndman (Olaf), Benoît Brière (Julius) et Annick Bergeron (la Dormeuse). Photo : Yves Renaud.